

obéir : le jour de la fête de sainte Luce, il parut dans le consistoire des cardinaux, la tiare au front et revêtu de la chape d'écarlate ; lorsque tous les membres du sacré collège eurent pris place, il se leva, et déroulant un papier qu'il tenait à la main, il en fit la lecture : « Moi, Célestin, cinquième du nom, » je déclare qu'il m'est impossible de faire mon salut sur le » trône de saint Pierre. Désirant donc mener une meilleure » vie et retrouver le repos et la consolation de mon existence » passée, je renonce à la souveraine dignité de l'Eglise, dont » mes prédécesseurs ont fait un métier. Je me reconnais in- » capable d'exercer les fonctions pontificales, et je donne dès » à présent au sacré collège la pleine et entière faculté d'élire » un chef pour le gouverner. » Un des cardinaux, Matthieu Rosso, représenta alors au saint-père que son abdication ne pouvait être régulière s'il ne donnait préalablement une constitution portant expressément que les pontifes pouvaient renoncer à leur dignité et que les cardinaux avaient le droit d'accepter leur renonciation. Célestin remplit à l'instant même cette formalité, et ordonna que cette constitution serait insérée dans les décrétales, il quitta ensuite la séance, pour ne point gêner les délibérations.

Benoît Gaëtan fit approuver immédiatement la renonciation du pape. Une heure après, l'assemblée envoya prévenir Célestin qu'il était libre : alors le saint-père, redevenu Pierre de Mouron, quitta les ornements pontificaux, reprit sa cotte de mailles, ses chaînes de fer et son froc d'ermite ; il fit une dernière prière devant le Christ miraculeux de sa chapelle, et se dirigea nu-pieds vers sa retraite du mont de Mouron. Ainsi finit le règne de ce pieux anachorète.

BONIFACE VIII,

198^e PAPE.

ANDRONIC PALÉOLOGUE,
empereur d'Orient.

PHILIPPE LE BEL,
roi de France.

Le cardinal Gaëtan se fait élire pape. — Son histoire avant son pontificat. — Il établit sa cour à Rome. — Ses rigueurs envers le malheureux Célestin. — Il le fait enfermer dans un horrible cachot, et le condamne à mourir de faim. — Boniface soulève contre lui la haine universelle. — Il se pose comme l'arbitre de la destinée des royaumes. — Affaires de France. — Le pape fait des menaces terribles à Philippe le Bel. — Querelles du pontife avec les Colonna. — Il prêche une croisade contre ses ennemis. — Philippe se venge de Boniface. — Institution du jubilé. — Bulle du pape contre Philippe. — Le roi fait brûler la bulle de Boniface. — Le pape revendique le royaume de Pologne. — Il poursuit les hérétiques. — Il excommunie Philippe le Bel. — Il reconnaît Albert roi des Romains, nomme Frédéric roi de Sicile, et déclare Charobert roi de Hongrie. — Poursuites du roi de France contre le pape. — Boniface se sauve de Rome. — Le pape, surpris par les Français dans la ville d'Anagni, est frappé violemment par Sciarra Colonna. — Les habitants d'Anagni délivrent le pape. — Il retourne à Rome. — Sa mort. — Impiétés de ce pontife. — Légende sur le miracle de Notre-Dame de Lorette.

Après la retraite de Célestin, les cardinaux attendirent dix jours entiers avant de se réunir, afin que Benoît Gaëtan eût

le temps de terminer ses marchés et de s'assurer la majorité dans le sacré collège. Enfin le conclave s'étant formé dans le palais du roi Charles, le cardinal Gaëtan fut élu souverain pontife sous le nom de Boniface VIII.

Benoît Gaëtan était originaire de la ville d'Anagni, et son père, appelé Leufroi, descendait de l'illustre famille des Gaëtan. Dès sa jeunesse, Benoît, destiné à l'état ecclésiastique, s'était appliqué à l'étude du droit canon; lorsqu'il eut obtenu le grade de docteur, ses parents l'envoyèrent à Paris, où il fut nommé chanoine de la cathédrale; il revint ensuite à Rome, et son éloquence ainsi que la souplesse de son esprit le firent distinguer du pape, qui l'éleva au grade d'avocat consistorial et de notaire pontifical; Martin IV le fit cardinal du titre de Saint-Sylvestre et Saint-Martin, et Nicolas IV lui confia plusieurs légations importantes.

Ciaconius s'exprime ainsi en parlant de Gaëtan: « Ce » cardinal avait un grand fonds d'iniquités, de fourberies, » d'audace et de cruauté; en outre une ambition démesurée » et une avarice insatiable. » D'après ce portrait, on peut prévoir quels durent être les malheurs de son règne!

Aussitôt que Boniface eut été proclamé souverain pontife, il quitta Naples et prit la route de Rome en passant par Anagni, où les habitants lui firent une réception magnifique, et où il trouva une députation de la noblesse romaine qui était venue à sa rencontre pour lui décerner le titre de sénateur. Deux jours après, le saint-père continua son chemin et fit son entrée dans la ville sainte, au milieu d'un concours immense de peuple. Toutes les rues et les places publiques étaient jonchées de fleurs, et il semblait que chacun fût saisi

de vertige, à entendre les cris d'allégresse et à voir les danses frénétiques par lesquelles on célébrait le retour du tyran de Rome. Boniface se rendit d'abord à l'église de Latran pour montrer les preuves de sa virilité en s'asseyant sur la chaise percée; ensuite il vint à Saint-Pierre, où il fut sacré solennellement, le 16 janvier 1295. Après la cérémonie il monta sur un cheval blanc richement caparaçonné; Charles, roi de Sicile, tenait une des brides, et le roi de Hongrie son fils tenait l'autre; ils le conduisirent ainsi jusqu'au palais de Saint-Jean de Latran; ensuite ils l'aidèrent à descendre de cheval, l'accompagnèrent dans ses appartements, et le servirent à table comme de simples officiers de bouche.

Le lendemain de son sacre, Boniface fit confirmer l'acte d'abdication de Célestin par le sacré collège, et au mépris des règlements canoniques qui défendaient formellement les abdications des pontifes, il fit déclarer valables toutes les renonciations ecclésiastiques faites par serment. Ces précautions ne lui paraissant pas encore suffisantes, il eut la cruauté de faire arrêter son malheureux prédécesseur.

Voici en quels termes les Bollandistes rapportent ce fait dans les Actes des saints: « Pierre de Mouron fut arraché de sa » cellule par les gardes du pape, et conduit à son ennemi. » Sur sa route les peuples accouraient en foule pour recevoir » sa bénédiction; les uns lui baisaient les pieds, les autres » coupaient des morceaux de sa robe et arrachaient des poils » de l'âne qui le portait, afin de les conserver comme des » reliques précieuses. A son arrivée à Rome, il fut reçu par » l'hypocrite Boniface avec de grandes démonstrations d'a- » mitié, mais le soir même on enferma le malheureux vieil-

» lard dans le château de Fulmone, en lui donnant ordre de
» se confesser pour se préparer à mourir.

» Pendant que le saint ermite dévoilait les secrets de son
» cœur, le pape se tenait caché derrière une tapisserie, et
» quand il eut terminé sa confession, il parut tout à coup
» devant Célestin, lui reprocha les regrets impies qu'il avait
» exprimés de son abdication, et le fit transporter immédia-
» tement dans un horrible cachot. Six chevaliers et trente
» soldats furent placés à la porte extérieure du château pour
» empêcher toute tentative de délivrance. N'étant point en-
» core satisfait de cette excessive rigueur, et craignant un
» soulèvement du peuple en faveur de sa victime, Boniface
» se décida à le faire mourir de faim. Quelques jours après
» on publia que le saint anachorète, affaibli par l'âge,
» venait d'expirer en bénissant le saint-père; mais le crime
» fut bientôt découvert, et rendit l'assassin odieux à toute la
» chrétienté. »

Nous ne rapporterons pas les nombreux miracles que les légendes attribuent à Pierre de Mouron pour établir sa sainteté; nous dirons seulement que Célestin était homme de bien, et qu'il s'était justement attiré la vénération des peuples en renonçant au métier de pape, suivant son expression pittoresque.

Boniface se trouvant délivré de son compétiteur, ne songea plus qu'à réaliser les projets qu'il avait formés depuis longtemps pour établir la souveraineté temporelle et spirituelle du saint-siège sur tous les royaumes chrétiens. D'abord il réclama de nouvelles donations au roi de Sicile et aux autres princes qui relevaient de la cour de Rome; de sa seule auto-

rité il investit Jacques des royaumes d'Aragon et de Valence, comme s'il eût été le dispensateur absolu des trônes; il disposa de même en faveur de ses partisans des îles de Sardaigne et de Corse; il ordonna aux rois de France et d'Angleterre d'avoir à cesser leurs divisions, et sur leur refus d'obtempérer à ses avis, il envoya une bulle renfermant les conditions d'une trêve qu'il leur commandait d'observer, sous peine d'excommunication. Le pape essaya même de chasser de Sicile Frédéric II, souverain de cette contrée. Mais ses efforts échouèrent devant l'obstination des Siciliens, qui méprisèrent ses menaces et battirent ses soldats: Boniface se servit alors des grands moyens; il lança contre le prince ses excommunications, l'appela usurpateur sacrilège, déclara nulle son élection, délia les peuples de leurs serments de fidélité, et défendit à Frédéric de prendre le nom de souverain et de se mêler du gouvernement. Le prince, sans s'inquiéter des anathèmes du pape, continua à tenir la campagne, et remporta enfin la victoire décisive de Falconara, qui lui assura le trône de Sicile et la conquête d'une grande partie de la Calabre.

Au milieu de toutes ces luttes survinrent des événements extrêmement importants, qui, s'ils ne détournèrent pas entièrement l'attention du pontife, du moins suspendirent l'exécution de ses projets sur la Sicile, et l'obligèrent, pour combattre Philippe le Bel, à réunir toutes ses forces aux troupes confédérées du roi d'Angleterre, de Guy, comte de Flandre, des ducs d'Autriche et de Brabant, et du nouveau souverain de la Germanie, Adolphe de Nassau, qui avait succédé à Rodolphe de Habsbourg. La cause ou plutôt le prétexte de

cette guerre générale était la détention arbitraire de la jeune fille du comte de Flandre, dont le roi de France s'était emparé trahitusement, et qu'il refusait de rendre à son père.

Boniface saisit avec empressement l'occasion de faire acte d'autorité politique en France; il envoya un évêque à Philippe le Bel pour le sommer de faire raison au comte de Flandre relativement à la liberté de sa fille, et de se rendre à Rome devant le sacré collège, afin d'y être jugé, sous peine d'excommunication et de déposition.

Philippe, surpris et offensé, répondit au légat : « Ne savez-vous pas, seigneur évêque, que nous n'avons à rendre compte qu'à Dieu seul du gouvernement de nos états et de nos sujets? Nous trouvons fort étrange que le pape nous parle si haut sur des affaires temporelles. Nous n'avons pas besoin des lumières canoniques du sacré collège pour juger nos vassaux; car, Dieu merci, notre cour est composée de magistrats très-habiles. Remerciez Boniface de ses soins officieux; dites-lui qu'il ne cherche point à entreprendre dans notre royaume au delà de sa juridiction ecclésiastique, et qu'il redoute de se réunir à nos ennemis. »

Sans s'arrêter à cette considération, le pape défendit par une bulle adressée au clergé de France, de donner des subsides aux laïques, déclarant excommuniés ceux qui payeraient cette dîme et ceux qui l'imposeraient.

Philippe, à son tour, publia deux édits par lesquels il faisait défense expresse à toutes personnes, de quelque qualité ou de quelque nation qu'elles fussent, de transporter hors de son royaume de l'or ou de l'argent, en lingots, en vaisselle, en joyaux ou en monnaie; il défendit également de faire sortir

de ses états des vivres, des armes, des chevaux ou des munitions de guerre, sans une autorisation spéciale.

Boniface écrivit aussitôt au roi qu'il eût à retirer ses ordonnances, s'il ne voulait encourir ses anathèmes et être déposé du trône, et comme le prince n'osait pas encore se mettre en guerre ouverte avec le pape, il consentit à suspendre ses édits pour quelque temps. D'ailleurs, le rusé Philippe prévoyait que la cour de Rome allait bientôt avoir besoin de son appui contre la famille des Colonna, qui soudoyait des troupes pour faire la guerre au saint-père.

Cette famille était en effet d'autant plus redoutable qu'elle était fort nombreuse puisqu'elle se composait de sept hommes riches et puissants; les deux cardinaux Jacques et Pierre Colonna, et cinq frères de ce dernier, Odon, Agapet, Étienne, Jean de Saint-Vit, et Jacques appelé Sciarra Colonna. Le saint-père connaissait les ressources du parti des Gibelins, puisqu'il avait été gibelin lui-même jusqu'au jour de son éléction, où il avait alors changé de bannière en même temps que de fortune. Amelot de la Houssaye rapporte à ce sujet qu'un mois après son exaltation, le pape avait dit à un archevêque, lors de la cérémonie du mercredi des Cendres : « Souviens-toi, homme, que tu es gibelin, et que tu descendras avec eux dans les abîmes de l'enfer. » Et qu'au lieu de lui mettre les cendres sur le front il lui en avait jeté dans les yeux. On peut juger par ce fait du peu d'importance que le saint-père attachait aux momeries religieuses.

Sa haine pour les Gibelins et principalement pour les Colonna avait pour cause la répugnance qu'avait montrée cette faction à le reconnaître comme pape : aussi, sur un

vague soupçon que ses ennemis songeaient à le détrôner, s'était-il empressé d'envoyer un de ses camériers au cardinal Jacques et à Pierre son neveu, pour les sommer de comparaître immédiatement devant le sacré collège, afin de lui renouveler leurs serments d'obéissance. Les deux cardinaux, qui connaissaient la perfidie de Boniface, jugèrent prudent de ne point se rendre à cette assemblée, et se décidèrent à quitter Rome, pour mettre leur liberté et leur vie à l'abri des embûches du saint-père.

Celui-ci, furieux de les voir hors de ses atteintes, les accusa aussitôt de rébellion, et en plein consistoire il fulmina contre eux une bulle d'excommunication, les déclarant incapables de toute charge publique, ecclésiastique ou séculière; il anathématisa eux et leur famille; il mit en interdit tous leurs domaines, et ordonna aux inquisiteurs de les poursuivre comme hérétiques. Les Colonna, retirés dans leurs châteaux de Longuezza, protestèrent de nullité contre les procédures faites par Boniface, et appelèrent de ses censures à un concile général, où ils s'engageaient à fournir la preuve que leur ennemi avait empoisonné Célestin V. Malheureusement les troupes qu'ils avaient soldées dans les pays étrangers ne purent forcer les frontières, et ils furent obligés de lutter seuls avec leurs partisans contre la multitude de fanatiques que le saint-père avait rassemblés.

Néanmoins, comme le besoin d'argent se faisait sentir pour payer les troupes, Boniface chercha à se réconcilier avec la cour de France; dans ce but, il canonisa saint Louis, et fit offrir à Philippe le Bel, pour son frère le comte de Valois, la couronne de Germanie, qu'il s'engageait à enlever à

Adolphe de Nassau. Dupe de cette perfidie, le roi de France permit aux traitants du saint-siège d'emporter en Italie tout l'argent qu'ils purent ramasser dans le royaume. Mais à peine l'or des Français fut-il dans le trésor de Saint-Pierre, que le pape, changeant de langage et de conduite, favorisa le parti d'Albert d'Autriche, et le fit couronner empereur, au mépris de ses engagements.

Sa haine contre Philippe ne s'arrêta pas à cette première trahison: il excita Édouard d'Angleterre et le comte de Flandre à envahir la France à la faveur de la trêve qu'il leur avait accordée; et lorsque le prince, instruit des préparatifs de guerre des Anglais et des Flamands, eut porté plainte contre eux en priant le pape d'être arbitre entre lui et ses ennemis, Boniface eut l'audace de lui répondre qu'il n'avait d'autres conseils à lui donner que ceux d'offrir sa sœur Marguerite en mariage à Édouard, et sa fille Élisabeth au fils de ce prince; de remettre à la disposition du saint-siège tout ce qu'il avait pris à l'Angleterre; de rendre au comte de Flandre sa jeune fille, prisonnière depuis deux années; enfin, de s'embarquer avec toute sa noblesse et une nombreuse armée pour conquérir la terre sainte.

Cette lettre fut portée en France par l'évêque Durham, ambassadeur du roi Édouard, qui la lut en plein conseil: le comte d'Artois, qui était présent, se leva plein d'indignation, arracha la bulle des mains du prélat anglais, la déchira en morceaux et la jeta au feu. Philippe protesta contre les ordres du pape, et déclara qu'au lieu de prendre les armes pour envahir la Palestine, il marcherait sur Rome. En effet, il commença les hostilités en ouvrant l'entrée de son royaume à